

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



La lutte du chasseur Bonbonnel avec la panthère

N°75 - Mars 2014

Constantine, des cinés et des ombres

Alain Amato



Lorsque j'ai été rapatrié à Dinan, en Bretagne, ce qui m'a beaucoup manqué, ce sont les cinémas. Car cette petite ville des Côtes d'Armor ne disposait que de deux salles de projections. Pas de matinées en semaine. Tandis que « Là-bas ... ! » Oui, là-bas, à Constantine, ma ville natale, on comptait une dizaine de cinémas. Des séances tous les après-midi. Trois le dimanche. De ces cinémas que j'ai fréquentés pendant mon enfance, puis mon adolescence, j'ai gardé quelques souvenirs bien précis. Avant que tout cela ne disparaisse, puissent ces évocations être consignées dans le grand album de nos souvenirs collectifs.

L'Alhambra

Avenue d'Angleterre.

Dans ma mémoire, mon souvenir de cinéma le plus ancien, je l'ai vécu à L'Alhambra. Situé près du bâtiment de l'hôtel Cirta, proche du quartier Le Bardo. C'était la plus ancienne, la plus dangereuse des salles de Constantine parce qu'elle était en bois. En entrant le regard était attiré par l'écran blanc encadré d'une bande noire aux angles arrondis et non caché par des rideaux de théâtre. Les sièges à rabats, tels des stalles de bois s'alignaient au carré et claquaient quand on les ouvrait et surtout quand on les refermait. Mes grands-parents et mon père y virent tous les *Charlots*. Moi, j'y ai découvert *Le Bossu*. Dans la version en noir et blanc de Jean Delannoy tournée en 1944, et projetée à Constantine quelques années plus tard. La seule image que j'en ai gardée - j'avais six ans - c'est Lagardère ferrailant dans un grand escalier et s'exclamant : « Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ». Enfants, en nous amusant à singer les aventures de cape et d'épée, nous commettions à l'envi la fameuse liaison mal-à-propos qui nous faisais préférer des tonnes de « Si tu ne vas pas z-à Lagardère, Lagardère ira-t-à toi ! » Ah ! Ce « t'à toi », quel dérapage séduisant dans notre sémantique déjà bien aléatoire du parlé d'Afrique du Nord !

Si ce film triompha énormément à Constantine, c'est parce que l'acteur principal, Pierre Blanchard, était né à Philippeville. Il faut bien admettre qu'en Algérie, nous avons le chauvinisme prêt du bonnet. Un soir des années 50, alors qu'avec mes parents, nous empruntions la rue Caraman, nous vîmes à

hauteur des Grands magasins du Globe, un attroupement à l'entrée de l'hôtel Saint-Georges. Renseignement pris, les badauds essayaient d'apercevoir Pierre Blanchard venu à Constantine rendre visite à des amis et qui logeait là. Je ne l'ai pas vu ... mais, j'y étais !

Le cinéma L'Alhambra avait à l'arrière du bâtiment principal une annexe. C'était une salle de plein air qui ne fonctionnait qu'en été. Ah ! Cette nuit d'été de 1947 où j'ai découvert le *Pinocchio* de Walt Disney, sous l'immense ciel étoilé qui englobait l'écran magique. Et *Jiminy Cricket* accompagné par les stridulations des grillons du voisinage.

Le Cirta

Avenue d'Angleterre.

Un peu plus haut, se tenait le cinéma Cirta qui faisait partie de l'immeuble de l'hôtel éponyme. Je me souviens d'une séance spéciale pour enfants, un jeudi de 1951 où fut projeté le dessin animé *Jeannot l'intrépide* réalisé par Jean Mineur. Je me souviens aussi d'y avoir vu en 1953 *La Poule aux oeufs d'or*, avec Abbott et Costello. Un duo comique qui tourna une quarantaine de films qui se déclinaient tous sous le titre : *Les deux Nigauds* : en Alaska, à Hollywood, chez les cow-boys, etc. Peu à peu, cette salle allait se spécialiser dans la projection de films égyptiens.

Souvenir douloureux. Le 25 juillet 1961, Roland Genco et Abdereka Mihoub, deux policiers en service, fouillaient les spectateurs entrant au Cirta à la séance de 17 heures. Ils faisaient partie de la brigade de sécurité des cinémas. Soudain

des terroristes leur tirèrent dessus. Abdereka fut tué sur le coup. Roland, quoique grièvement blessé, arma son fusil, commença à poursuivre les meurtriers, mais perdant tout son sang, finit par s'écrouler au milieu de l'avenue. Mort lui aussi. Roland Genco était un voisin et condisciple un peu plus âgé que moi. Je me souviens qu'un après-midi de 1949, à l'école Diderot, alors que nous étions dans la classe du cours préparatoire de madame Robert, le directeur, monsieur Morin, vint interrompre le cours. Il demanda à notre institutrice de le suivre. Dans la cour un représentant de la mairie l'attendait. Il était chargé d'annoncer à notre institutrice que son mari, un militaire, venait d'être tué au combat au Vietnam. Nous fûmes aussitôt dispersés dans les autres classes. C'est ainsi que l'on me fit asseoir au fond de la classe de monsieur Elbaz à côté de Roland Genco. Pour détendre l'atmosphère dramatique qui s'était emparée de l'école, Roland se saisit de mon ardoise et me demanda : « Tu sais comment on dessine la tête à Toto ? » - « Non » - « Eh bien zéro plus zéro égale la tête à Toto » qu'il me dit en alignant à la craie une suite de zéros, de plus et d'égal. « Et ça, - il ajouta un huit couché à l'horizontal -c'est Toto cow-boy ! » Voilà le souvenir que j'ai gardé de Roland Genco, victime à vingt-deux ans du terrorisme. Ce cinéma avait la *schkoumounz*, comme nous disions làbas, puisque un second drame eut lieu le 3 janvier 1962. Deux grenades furent lancées sur les spectateurs qui sortaient de la séance de l'après-midi. Il y eut quatre morts et vingt quatre blessés.

Le Nunez.

Devenu Le Royal en 1958

Boulevard Berteau

Le Nunez, sa spécialité jusqu'au milieu des années 50, c'étaient les westerns. Norbert qui habitait dans ma rue m'avait invité à sa communion, sa Bar Mitsvah. Après la fête, en fin d'après-midi, il décida d'entraîner tous ses copains au cinéma. En attendant la séance, bon prince, il sortit de ses poches un paquet de cigarettes qu'il fit passer. Ce fut ma première cigarette, fumée au milieu de mes camarades de la rue Sidi-Lakdar, assis sur les marches du perron du Nunez. Nous allions assister à la séance de 17 heures. On y jouait *Graine de Violence*, de 1955, avec Glenn Ford. Et si nous avions choisi ce film c'était parce que pour la première fois au cinéma, il y avait un morceau de rock and roll ! Pensez donc, nous allions entendre en bande sonore *Rock around the clock* de Bill Haley et ses Comets.

En avril 1959, alors que cette salle avait changé de nom et était devenue Le Royal, j'y ai vu *Le temps d'aimer et le temps de mourir* un mélodrame du spécialiste de ce genre, Douglas Sirk, avec le couple John Gavin et Liselotte Pulver.

Le Colisée

Place de la Brèche

Le Colisée occupait une partie de l'immense bâtiment du Casino. Je me souviens de ses fauteuils de velours rouge, de ses deux grosses colonnes, peintes en vieil or, encadrant la scène et qui seront détruites en 1954 pour permettre l'installation d'un écran panoramique. En été, pour la séance du soir, le toit s'ouvrait pour dispenser une fraîcheur relative. Comme la plupart des salles, il y avait un balcon. Nous l'avons oublié, mais en ce temps-là, une place au balcon était plus chère. La diffusion des premiers films en couleur était également plus chère.

Le voleur de bicyclette y fut projeté en 1949. En 1950, le film *Nous irons à Paris* fait salle comble à chaque séance. Il faut dire qu'à l'écran, Ray Ventura et son orchestre mettent une folle ambiance qui se propage dans la salle, en particulier au moment où se joue et se chante une samba endiablée intitulée « *À la mi aout* ». Je revois mon cousin Jean-Pierre et ses copains se lever spontanément et danser la samba dans la salle. Dans ce film, il y avait aussi la présence de Françoise Arnault, qui est née à Constantine. Un autre souvenir que j'ai gardé, c'est celui de Luis Mariano chantant « *L'amour est un bouquet de violettes* » dans le film *Violettes impériales*, sorti en décembre 1952. On y parlait de la future épouse de Napoléon III, Eugénie de Montijo. Napoléon III avait fait forte impression aux Constantinois lors de sa visite officielle en mai 1865. Quatre générations plus tard, on en parlait encore ! Il faut dire qu'une rumeur courrait toujours, colportant que l'Empereur, venu sans son épouse, avait eu le loisir d'honorer une Constantinoise et de l'avoir mise enceinte.

Le somptueux *Quo Vadis*, avec Robert Taylor, Deborah Kerr et Peter Ustinov dans le rôle de Néron, fut programmé au Colisée fin 1953. Près de trois heures de spectacle avec, entre

autres, le triomphe d'un général romain, des chrétiens en pâture dans l'arène, l'incendie de Rome. Et Rome, ça nous connaissait, car juste en face du Colisée, au nom prédestiné, dans le square de la République, des colonnes et des inscriptions romaines avaient été exposées là dès 1860, en une sorte de musée lapidaire à ciel ouvert.

Pendant plusieurs saisons, le Colisée présenta en première partie la série américaine des *Trois Stooges*. Un trio burlesque délirant, empêtré dans des farces loufoques. Le public riait beaucoup à voir ces courts métrages comiques qui duraient une vingtaine de minutes.

Le 22 mars 1959, la *Dépêche de Constantine et de l'Est algérien* titrait : **Attentat à la grenade manqué grâce au sang-froid d'un militaire**. « Le sang froid d'un aviateur a évité hier soir une catastrophe au cinéma Colisée à Constantine. Alors qu'il gagnait sa place, le sergent-chef Michel Perceau, d'Oued Hamimine, aperçut un engin suspect coincé entre le dossier et le siège encore relevé du fauteuil que lui désignait l'ouvreuse : c'était une grenade dont la cuillère était maintenue par le siège du fauteuil. Avec beaucoup de sang froid, le militaire saisit la grenade en maintenant la cuillère fermée, traversa la salle et vint s'en débarrasser dans le sous-sol de l'immeuble où la grenade explosa sans faire de victime. »

Le Vox

Devenu Le Triomphe au début des années 60

Rue de France

C'était un cinéma situé dans le quartier juif de Constantine, en face du Lycée d'Aumale. J'y ai vu *Riz amer* en 1949. Trop jeune à l'époque pour apprécier la plastique de Silvana Mangano. Mais le souvenir le plus vivace que je garde du Vox, c'est la projection du *Samson et Dalila*, de Cécil BeDemille, en 1951. Avec Victor Mature et Eddy Lamarr. Un somptueux spectacle qui obtint deux oscars bien mérités pour les décors et les costumes. Cet épisode biblique en technicolor et à la sauce hollywoodienne, projeté auprès d'un public pour la majorité israélite, provoqua une ambiance délirante. Exploitant ce filon, le Vox allait programmer tous les péplums tournés à Cinecitta. Et il y en eut plus d'une centaine, produits à Rome entre 1949 et 1962.

L' A B C

4 rue Laveran



Salle de l'ABC

L'ABC, avait été construit après la guerre et inauguré en 1948. Dans le quartier « chic » de Bellevue, le quartier des belles villas. Souvent le mercredi à la sortie de l'école, ma mère nous entraînait avec ma sœur dare-dare en direction de l'ABC, pour arriver - essoufflés - à la séance de 17 heures. Car le lendemain Jeudi, jour de congé des écoliers de ce temps-là, il n'était pas question d'aller s'enfermer dans une salle de cinéma, mais plutôt d'aller s'aérer et se dépenser au square Panisse.

Mes souvenirs : *Jeux Interdits* en 1952. Avec Brigitte Fossey, petit bout-de-choux de cinq ans au moment du tournage.

Comment imaginer en la découvrant à l'écran qu'elle allait faire une carrière exceptionnelle ! *Le mouton à cinq pattes*, d'Henri Verneuil, 1954, avec Fernandel. *Papa Maman La bonne et moi*, 1954, avec Robert Lamoureux. *Les grandes manoeuvres*, de René Clair 1956, avec Michèle Morgan et Gérard Philipe. En première partie ce cinéma diffusa la série des courts métrages des enquêtes de Sherlock Holmes, interprétée par le meilleur des comédiens de ce rôle : Basil Rathbone. Mes parents s'étant aperçus de mon engouement pour le célèbre détective britannique m'offrirent en 1957 le premier tome consacré à l'œuvre de sir Conan Doyle. Volumes heureusement rapatriés dans nos bagages au moment de l'exode et qui trônent toujours dans ma bibliothèque. Le 20 août 1955, à l'heure de midi, une bombe éclata à l'entrée de l'ABC, n'occasionnant que des dégâts matériels.

L'Olympia

Rue Kalafat - Quartier d'El Kantara

L'Olympia aux murs de crépi jaune étalé à l'ancienne, avec traces de truelles apparentes. C'est la première salle de Constantine qui fut équipée pour accueillir en 1954 le CinémaScope.

D'importants travaux d'aménagements avaient été nécessaires. En particulier, il avait fallu casser les deux imposantes colonnes qui ceinturaient l'écran d'origine, afin que la façade puisse contenir le nouvel écran panoramique d'une trentaine de mètres de long. Le premier film qui fut projeté dans ce nouveau format fut *La Tunique*. Mais c'est surtout le film de première partie intitulé *Nouveaux Horizons*, réalisé par le Français Marcel Ichac, qui retint l'attention. En effet, ce court métrage était destiné à mettre en valeur les effets du CinémaScope. Je me souviendrai toujours de la voix off annonçant « Et maintenant ... place au CinémaScope ! », alors que le rideau n'en finissait pas de s'ouvrir sur une telle longueur. Et qu'apparaissait l'avenue des Champs Elysées, s'étalant sur la totalité de l'écran et s'offrant à nos regards en un long travelling éblouissant. Comme si nous y étions ! Les westerns tournés en CinémaScope trouvèrent sur cet écran panoramique l'espace favorable mettant en valeur les immensités de L'Ouest Américain. Je me souviens aussi de cette valse magnifiquement dansée dans le large décor d'une salle de palais, entre Yul Brynner et Deborah Kerr, au cours de la célèbre séquence « *Shall We Dance ?* » du film *Le roi et moi*, 1957, pour lequel Yul Brynner avait bien mérité l'oscar. Lui qui interpréta au théâtre 4600 fois ce rôle de roi du Siam !

Le Versailles

Sidi-Mabrouk

Un souvenir, celui de *Les dix commandements*, sorti à Paris au début de l'année 1958 et programmé dans cette nouvelle salle en 1960. Il faut se souvenir qu'à cette époque Paris détenait l'exclusivité de certains films pendant plusieurs semaines, et, même plusieurs mois, avant qu'ils ne soient projetés en province.

Cinémas paroissiaux

Il y avait deux salles paroissiales. Le Don Bosco, 11 rue Rohault de Fleury et le Jeanne d'Arc à El Kantara.

Au Don Bosco, la seule séance dont je me souviens, c'est le *King Kong* tourné en 1933, et projeté là vers 1950. Il n'y avait pas de cabine de projection et l'appareil était installé dans la salle. Ce jeudi après-midi, il y eut un chahut monstre entre les enfants du patronage de la Cathédrale - ma paroisse - et ceux du Sacré-Cœur. La séance dût être interrompue au moment où le gorille géant se déchaînait dans les rues de New-York. Les curés qui nous encadraient attendirent que le calme soit revenu avant de laisser King Kong entamer sa fatale ascension jusqu'au sommet de l'Empire State Building.

L'autre salle paroissiale, c'était le Jeanne d'Arc, près de l'église du même nom, quartier d'El-Kantara. Les programmes y étaient très intéressants parce la première partie était abondante : courts métrages, documentaires, dessins animés.

Beaucoup de films de cow-boys, mais aussi, en 1959 *Un condamné à mort s'est échappé*. Séquence nostalgie : dans la pénombre propice de cette salle, à l'époque de mes dix-sept ans, baisers échangés avec une petite fiancée de ce temps-là !

Salle de l'Université Populaire.

Derrière la poste

Une à deux fois par semaine on projetait des films dans la salle de spectacle de ce bâtiment municipal qui abritait aussi le conservatoire de musique. Cette salle était ceinturée par un immense balcon. C'est là que j'ai vu entre-autres le film dramatique *Madame Miniver* de William Wyler, *Le troisième homme* avec Orson Welles. *Tête de Pioche* avec Laurel et Hardy. La séance commençait à 18 heures directement par le film. Mais lorsqu'il était long et que je sortais de la salle vers 20 heures, je courais jusqu'à la maison car mes parents s'inquiétaient. Mon père m'accueillait par un « D'où tu viens à cette heure ? ... Encore au cinéma ! » Ensuite, c'était la soupe à la grimace...

Séances de ciné-club

Un Ciné Club constantinois existait, dont le siège était en 1956, 30 avenue d'Angleterre chez monsieur Claude Granperrin. J'ai assisté à quelques-unes de ces séances, parfois au Colisée, parfois à l'ABC. Ce dont je me souviens surtout, ce sont ces longues présentations avant le début du film et ces débats interminables qui suivaient. En fait ces causeries éveillaient les esprits. Être spectateur, c'était soit « voir » un

film passivement ou le « regarder » d'un œil critique. Voir ou regarder, les auxiliaires des salles obscures.

Distribué par SIDA S.A., Colonne Voiron, 7, Chemin Beauregard - ALGER

SPECTACLES CINEMAS

16 h. 30 LE COLISEE 20 h. 30
 Une réjouissante satire, charmante de cocasserie et de verve
UN ECLAT DE RIRE QUI SECOUE LE MONDE
 Les folles péripéties d'un petit DUCHE en lutte avec l'Amérique
 Un très beau film en couleurs pour oublier vos soucis
LA SOURIS QUI RUGISSAIT !
 avec PETERS SELLERS et JEAN SEBERG
 DEMAIN 3 SEANCES : 14 h. - 17 h. et 20 h. 30

A. B. G. AUJOURD'HUI ET DEMAIN séances à 17 h. et 20 h. 30
 Dominique WILMS - Jean GAVEN - Jean-Pierre KERIEN dans
LES AVENTURIERS DU MEKONG
 UN FILM DE JAN BASTIA EN DYALISCOPE-EASTMANCOLOR

VERSAILLES 16 h. 30 - 20 h. 30 - Car le soir à la sortie - Deux jours !
 JERRY LEWIS - DEAN MARTIN - ANITA EKBERG
UN VRAI CINGLÉ DE CINEMA SCOPE COULEURS
 Des éclats de rire qui vous feront mal au ventre 6 mois après !

TRIOMPHE - 16 h. 30 En réédition, le chef-d'œuvre
 20 h. 30 des deux plus grands comiques du cinéma
 (INTERDIT AUX BLOUSONS NOIRS)
FRA DIAVOLO avec Laurel et Hardy
 POUR L'ANCIENNE, LA NOUVELLE ET LA FUTURE VAGUE

OLYMPIA 2 DERNIERS JOURS DU GRAND FILM
 14 h. - 17 h. - 20 h. 30 **FILLES DE NUIT** Ce film est déconseillé
 aux enfants
 avec Georges Marchal - Nicole Berger - Claus Holm - Gil Vidal

ROYAL CINEMA - 14 h. - 17 h. - 20 h. 30 **DERNIER JOUR !**
 Un sujet « tabou » que le cinéma affronte pour la première fois
 avec JAMES GARNER
CET HOMME EST UN REQUIN et NATALIE WOOD

CIRTA UN FILM D'UNE VIOLENCE INOUEE
 13 h. 30 - 16 h. 15 **TONNERRE SUR LE TIMBERLAND** avec ALAN LADD
 COULEURS

Programmes du 15 juillet 1961

Publicité et Première partie

Tous ces films faisaient l'objet de publicités destinées à informer et attirer le public. La rubrique spectacles énumérant les salles, titres des films et surtout horaires des séances paraissait dans le quotidien *La Dépêche de Constantine et de l'est algérien*. Les affiches collées aux murs étaient plus voyantes. L'une d'elle placardée en décembre 1950, rue Clémenceau, sur un emplacement publicitaire situé en face de la Médersa, m'avait marqué par le comique délirant, qui s'en dégageait. Je venais de découvrir le dessinateur Dubout, « Le

fou dessinant ». Le film s'intitulait *La rue sans Loi*, avec Gabriello et Louis de Funès.

Une autre affiche est visible sur des photos de presse parues dans *la Dépêche de Constantine*, à l'occasion d'un moment dramatique. Nous sommes en février 1956. À El-Milia, dix-neuf militaires sont tués dans une embuscade. Ils sont enterrés à Constantine presque clandestinement pour éviter toute manifestation. Le lendemain, en réaction, ce sont dix mille Constantinois qui se déplacent au cimetière pour leur rendre hommage. Au retour il y eut pendant deux heures, des échauffourées dans le secteur situé entre la mairie et la préfecture. Sur deux photos où l'on voit les C.R.S en train de charger les manifestants, on distingue à l'arrière plan, collées sur un mur, trois affiches du film *Vous pigez*, avec Eddie Constantine. Film sorti le 18 janvier à Paris, et déjà « en province » le 26 février, date de cet événement.

Eddie Constantine, contrairement à la légende qui circulait parmi nous, n'avait rien à voir avec notre ville. S'il prit Constantine pour pseudonyme c'est seulement en contractant son patronyme, car, à la ville, il s'appelait Edward Constantinowsky.

Les photos des films, étaient exposées dans des vitrines placées un peu partout en ville. Je me souviens de celle qui était fixée au mur du café à l'angle de la Place d'Aumale et de la rue Caraman, et que je regardais rituellement à chaque changement de programme.

Tout un monde vivait des salles de cinéma, caissières, contrôleurs, placeuses - qui proposaient le programme et à l'entracte des friandises, surtout des Esquimaux - et bien

entendu les projectionnistes qui se faisaient siffler dès qu'intervenait un incident technique, image floue, son inaudible, coupure de film.

Parfois, il y avait une attraction à la place du documentaire de première partie. J'y ai vu des prestidigitateurs, des montreurs de chiens, des jongleurs, principalement à l'ABC. Arrivé à ce point de l'article, je m'en voudrais de ne pas faire mention de la séquence des « réclames », comme nous disions à l'époque, qui figurait soit au début, soit à la fin de la première partie. La régie de ces publicités s'appelait « Afric-films, 15 rue d'Isly Alger », avec au générique l'apparition, façon dessin animé, d'un sympathique négrillon habillé en groom et qui roulait des yeux.

Souvenons-nous aussi, des « actualités » de cette première partie. Plusieurs compagnies de reportages se partageaient les salles. La Fox Movietone démarrait sa bobine sur un générique avec fanfare américaine très entraînante et fond de gratte ciel new yorkais, suivie de sportives sautillant d'une jambe sur l'autre. *Pathé journal* mettait en avant son coq chantant. Les Actualités françaises s'ouvraient sur la carte de l'Europe et de l'Afrique du Nord, flanquée de deux palmiers et d'un marabout ².

2 Sur Internet on peut voir et entendre les génériques du passé à ces adresses : Union-Ciné avec Fox Movietone. Pathé ciné Générique CinéMémoire. Les actualités Françaises : Edition du 6 janvier 1949

Cinégel Royal

Et puis, pour Noël 1953, mes parents m'offrirent un appareil de projection 8 mm, *Cinégel Royal*, fabriqué au Mans. Du coup, le cinéma était rendu chez nous. Nous louions des films chez les photographes Gonzales, rue Séguy-Villevaleix, ou Dadoun, rue Clémenceau. Ma mère plaquait contre le mur son plus grand torchon blanc. Je posais l'appareil sur la glacière. François et Margot, les cousins de Papa qui étaient nos voisins, arrivaient avec leurs chaises et la séance démarrait à l'heure que nous avions choisie. Les bobines étaient muettes, les films condensés, mais cela ne nous gênait pas. Surtout mes parents et les cousins qui avaient connu l'époque du cinéma muet. Je lisais à haute voix les encarts qui résumaient le déroulement de l'action, car Margot était analphabète et Colette ma petite soeur n'avait que quatre ans.

Je me souviens surtout du tout premier film qui fut projeté dans notre salle à manger. *La chevauchée fantastique* de John Ford, avec John Wayne. Comme la location durait deux jours, je peux vous dire que je l'ai regardé plusieurs fois ce classique du western.

Clap de FIN

Noël 1953 Constantine - Juin 2013 Arizona. Soixante après, j'aurai le plaisir de découvrir Monument Valley chez les Navajo et de parcourir les lieux où John Ford planta ses caméras en 1939. De Constantine à Monument Valley... voilà qui constitue une formidable chevauchée fantastique. Merci les cinémas de mon enfance pour tous ces moments d'émotions partagés avec un public bon enfant qui assistait sans s'en douter aux dernières séances d'une époque qui allait disparaître.

